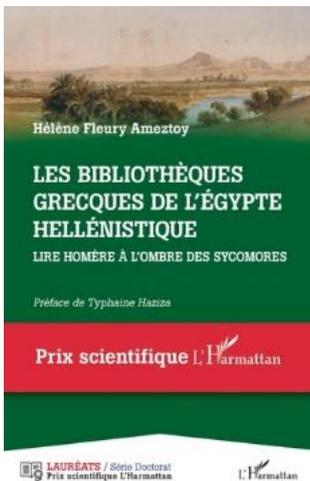




## Les bibliothèques grecques de l'Égypte hellénistique. Lire Homère à l'ombre des sycomores

**Fleury Ameztoy (H.), *Les bibliothèques grecques de l'Égypte hellénistique. Lire Homère à l'ombre des sycomores.* -Paris: L'Harmattan, 2021 (Collection Lauréats / Série Doctorat, Prix scientifique L'Harmattan). -245p. – ISBN 979-2-343-22028-4**



L'ouvrage d'Hélène Fleury Ameztoy (H. F. A.) est la version remaniée de son mémoire de maîtrise en histoire ancienne sur *Les bibliothèques grecques à l'époque ptolémaïque*, élaboré sous la direction de Typhaine Haziza, et présenté en 2018 à l'Université de Caen. Il a pour but de croiser les sources littéraires, épigraphiques, archéologiques et papyrologiques, en vue de « dresser un état des lieux plus précis des bibliothèques grecques en Égypte ptolémaïque et de répondre, au moins partiellement, à certaines questions » (p. 24) sur les nouvelles pratiques de conservation des textes littéraires et scientifiques apparues à cette époque, sur les stratégies structurelles et organisationnelles mises en œuvre, qui seront comparées aux méthodes actuelles, et sur la représentativité des papyrus littéraires grecs connus à ce jour par rapport aux collections réunies alors dans le Pays du Nil. Diplômée d'abord en métiers du livre à l'Université de Bordeaux-Montaigne, puis, en archéologie grecque à l'École du Louvre et ensuite, en histoire ancienne à l'Université de Caen, où elle prépare actuellement une thèse doctorale, l'auteur combine trois spécialités qui se reflètent nécessairement dans le choix du sujet, les méthodes appliquées et les objectifs poursuivis.

Préfacé par Typhaine Haziza et pourvu d'une introduction définissant notamment le mot « bibliothèque » et retraçant les relations entre les Grecs et les Égyptiens avant et après la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand, en 332 avant notre ère, le livre est divisé en trois parties dont la première, qui compte quatre chapitres, évoque la transition entre la création de la Bibliothèque royale et la naissance des bibliothèques publiques et privées, dont la deuxième s'interroge, en trois chapitres, sur le point de savoir si la bibliothèque grecque de l'Égypte hellénistique est un espace déjà défini et bien organisé, et dont la dernière entreprend, en trois chapitres également, de décrire les collections littéraires grecques de l'Égypte hellénistique. Dans la conclusion, H. F. A. montre, à côté de l'importance de la Bibliothèque d'Alexandrie pour le développement du concept « moderne » de bibliothèque, l'absence, dans l'Égypte ptolémaïque, de vestiges archéologiques spécifiques de « bibliothèques » grecques qui « occupent une ou des pièces dans des lieux existants (temple, gymnase, espace domestique) avec la mise en place de mobilier de stockage ou des rayonnages » (p. 221-222), et synthétise la contribution des papyrus littéraires grecs hellénistiques à la connaissance, non seulement de la vie intellectuelle des hellénophones, mais aussi de la profession de « bibliothécaire » et de la conception antique des bibliothèques privées, comparées au modèle d'aujourd'hui et à son évolution, qui voit les bibliothèques faire partie de « complexes culturels plus vastes associant espaces de détente et de loisirs, et espaces sportifs » (p. 224), à l'exemple des bibliothèques grecques associées à des gymnases et à des temples. Le livre se complète d'une chronologie, de la table des dix-huit figures en noir et blanc et d'une bibliographie bien documentée répartie en sources primaires (auteurs antiques), sources secondaires et webographie, section où auraient pu être ajoutées les références à *Alexandria docta : bibliographie générale* (<http://web.philo.ulg.ac.be/cedopal/alexandria-docta/>) et *Liber antiquus : bibliographie générale* (<http://web.philo.ulg.ac.be/cedopal/liber-antiquus/>), accessibles sur le site web du Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire (CEDOPAL) de l'Université de Liège et mises à jour en permanence par notre équipe de chercheurs.

Sans doute fallait-il être un non-papyrologue pour oser aborder un thème comme « Les bibliothèques grecques de l'Égypte hellénistique », tant, celles d'Alexandrie mises à part, les témoignages à leur propos sont particulièrement ténus, voire inexistantes au point de vue archéologique. L'entreprise est d'autant plus périlleuse que les papyrus

littéraires grecs datés (le plus souvent paléographiquement) de l'époque hellénistique (de 332 à 31 avant notre ère), – environ 700 – sont beaucoup moins nombreux que ceux de l'époque romaine (de 31 avant notre ère à 284 de notre ère), – environ 4800 –, et que ceux de la période byzantine (284-641), – environ 1600 –. Alexandrie, trop humide, n'a malheureusement livré aucun papyrus. De plus, à la différence des manuscrits médiévaux, ces papyrus littéraires grecs ne sont pas tous des restes de livres. Si, pour autant que leur état de conservation permette de le préciser, certains d'entre eux fournissent des témoignages de première main de l'élaboration d'un texte littéraire à toutes ses étapes, des premières notes d'un auteur à la rédaction en cours ou terminée, et de sa copie personnelle ou de travail à sa copie calligraphique<sup>1</sup>, et dans tous ses états, – exemplaires d'apparat, livres de bibliothèques, exemplaires personnels annotés, livres de littérature, ouvrages techniques, livres illustrés, manuels scolaires, etc. –, beaucoup ont été identifiés comme des exercices scolaires, où les épopées homériques, particulièrement *l'Illiade*, surtout à son début, se taillent la part du lion, ou des documents ou brouillons de documents rédigés pour une occasion précise, comme des discours ou des lettres<sup>2</sup>. Il revient à la papyrologie littéraire, du reste dénommée « archéologie du livre gréco-romain » dans l'intitulé d'un de mes cours, d'étudier la matérialité des écrits sur papyrus, sur ostraca et sur tablettes de bois, pour mieux identifier leur contexte de production et d'utilisation qui, dans bien des cas, contribue à élucider la nature du contenu. Une autre difficulté réside dans le fait que, la papyrologie étant une discipline en perpétuel devenir, il est nécessaire de mettre à jour en permanence les données sur les papyrus grecs d'Égypte, qu'elles soient relatives à leur nombre, à leur nature, à leur provenance, à leur datation, à leur présentation et à leur contenu. On ne pouvait certes pas demander de telles recherches à notre auteur, qui se fonde pourtant sur une riche bibliographie, d'où les nombreuses erreurs dans les données relevant de la papyrologie, encore trop peu et trop rarement enseignée dans les universités. Voici quelques exemples. Le lecteur ne parvient pas toujours à identifier les papyrus, privés d'une partie de leur dénomination, comme les papyrus de Berlin (p. 51, P. 9875 au lieu de P.

---

<sup>1</sup> M.-H. MARGANNE, *Comment reconnaître un autographe parmi les papyrus littéraires grecs ? L'exemple du P.Oxy.74.4970* », dans F. BAUDEN & É. FRANSSSEN (éd.), *In the Author's Hand. Holograph and Authorial Manuscripts in the Islamic Handwritten Tradition*, Leiden, 2020 (*Islamic History and Civilizations*, 171), p. 38-54.

<sup>2</sup> M.-H. MARGANNE, *Du texte littéraire au document : les connexions entre les papyrus littéraires et documentaires grecs et latins*, dans T. DERDA, A. ŁAJTAR, J. URBANIK (éd.), in cooperation with A. MIROŃCZUK & T. OCHAŁA, *Proceedings of the 27th International Congress of Papyrology, Warsaw, 29 July - 3 August 2013. Volume II. Subliterary papyri, documentary papyri, scribal practices, linguistic matters*, Warsaw, 2016 (*The Journal of Juristic Papyrology. Supplements*, XXVIII), p. 767-776.

Berol. inv. 9875 ; de même, p. 58, 90). P. 55, il faut inverser les datations dans l'expression « de 20 av. J.-C. à 50 av. J.-C. » et, p. 56, il faut interpréter le nom d'Oxyrhynque comme celui de la ville du poisson au museau pointu (et non « au nez étroit »). P. 67, la contribution de P. van Minnen (*Boorish or Bookish? Literature in Egyptian Villages in the Fayum in the Graeco-Roman Period*, dans *The Journal of Juristic Papyrology*, 28 [1998], p. 99-184), citée n. 252, n'est pas exploitée à fond, alors qu'elle montre bien que, dans le Fayoum, les plus gros propriétaires de papyrus littéraires grecs étaient, non nécessairement des Grecs, mais bien les prêtres, élite de la population égyptienne. P. 101, et *passim*, l'endroit où ont été retrouvés les papyrus d'Herculanum est la villa des Pisons (et non de Pison) contenant la bibliothèque du philosophe épicurien Philodème de Gadara, qui disposait sur place d'une équipe de scribes. Le *P. Oxy.* 8.1091 (MP<sup>3</sup> 177) est daté du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, et non du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et il contient des *Dithyrambes* de Bacchylide (et non de Bacchélide). Parmi les localités, Rhokatis (p. 72) doit être orthographié Rhakôtis, qui signifie « chantier » : comme l'a montré Michel Chauveau<sup>3</sup>, c'est le nom que les Égyptiens appliquèrent à Alexandrie pendant toute l'Antiquité en signe d'indifférence, voire de mépris envers les Grecs. P. 54, il faut rectifier « le sanctuaire ptolémaïque Soknebtunis » en sanctuaire de Soknebtunis, nom désignant le dieu crocodile Sobek, seigneur (*nb*) de Tebtynis.

Parmi les données archéologiques, la question du bloc de granit d'Alexandrie portant l'inscription « Trois tomes de Dioscoridès », datée « environ entre 220 av. J.-C. et 140 av. J.-C. », qui pourrait être en lien avec la Bibliothèque royale, d'après H. F. A. (p. 134-135), nous paraît maintenant élucidée. De fait, ce caisson de granit (L 44,5 x l 40 x h 26,5 cm, c. 115 kg), découvert en 1847 à Alexandrie dans le jardin de la maison d'Anton von Laurin, consul général d'Autriche, et égaré aussitôt après la publication de sa découverte, a été retrouvé il y a seulement une vingtaine d'années à Vienne, où il est conservé au *Kunsthistorisches Museum* (inv. Reg. n° 111 86 L), qui continue à l'identifier comme un « *Schriftrollenbehälter aus Alexandria* »<sup>4</sup>. Depuis sa découverte, les savants ont glosé à perte de vue sur la signification de cet objet, sa destination, le sens de l'inscription et l'identité du Dioscoride qu'elle mentionnait. Ce coffret de pierre creusé d'une cavité

---

<sup>3</sup> M. CHAUVEAU, *Alexandrie et Rhakôtis : le point de vue des Égyptiens*, dans *Alexandrie : une mégapole cosmopolite. Actes du 9e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 2 et 3 octobre 1998*, Paris, 1999 (*Cahiers de la Villa « Kérylos »*, 9), p. 1-10 ; Id., *Rhakôtis et la fondation d'Alexandrie*, dans *Égyptiens et Grecs : ports et voyages maritimes = Égypte, Afrique & Orient*, 24 (décembre 2001), p. 13-16.

<sup>4</sup> Une image du caisson de granit est disponible sur le site web du *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, à l'adresse <https://www.khm.at/objektdb/detail/53388/>.

rectangulaire de 25,4 cm de long, sur 20,3 de large et 7,6 cm de profondeur n'était-il pas destiné à recevoir trois *volumina* dont l'auteur était probablement l'illustre médecin du I<sup>er</sup> siècle ? Le lieu de la découverte n'indiquait-il pas l'emplacement de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie ? L'ennui, c'est que l'on imaginait mal l'édifice équipé d'un système de rangement aussi coûteux et pesant et que, traditionnellement, la *Matière médicale* de Dioscoride était divisée en cinq livres et non trois<sup>5</sup> d'après l'inscription gravée sur une de ses faces et datée entre 220 avant notre ère et 140 **de notre ère**<sup>6</sup>, qu'il faut plutôt traduire « Dioscoride. Trois rouleaux », car le nom de Dioscoride y est décliné au nominatif et non au génitif. D'après R.S. Bagnall, qui a vu l'objet au début des années 2000, celui-ci correspond bien davantage à une base de statue creusée pour recevoir le buste d'un Dioscoride<sup>7</sup>, qu'à un coffre en pierre très lourd et peu pratique, pour ranger seulement trois rouleaux<sup>8</sup>. Quoi qu'il en soit de son identification, ce témoignage archéologique s'avère précieux pour l'histoire du livre (peut-être médical) dans l'antiquité. On sait en effet qu'en Grèce, comme à Rome, des bustes pouvaient signaler la présence des oeuvres de leurs auteurs dans un local, en sorte que, pour reprendre une expression de P. Buzi<sup>9</sup>, la fonction de ces oeuvres d'art avoisine celle du titre, du moins en ce qui concerne le nom de l'auteur, qui, s'il est noté sur le buste, n'est pas toujours suivi d'une autre indication.

Parmi les données relevant de la philologie grecque, on relèvera que les « *bibliakoi charakitae* » ne sont pas « ceux qui font des griffonnages sur les rouleaux de papyrus » (p. 33), mais des pieux ou des piliers de bibliothèque, que le pluriel de *diorthôtès*, correcteur, fonction qui peut être attribuée à Zénodote (et non Zénodoate), est *diorthôtai* (p. 37), et que Lycophron est originaire de Chalcis (au lieu de Chalis, p. 40). De même, contrairement à ce qui est écrit p. 38, les savants philologues de Pergame étudient aussi

---

<sup>5</sup> A.-J. REINACH, dans *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, 9, NS, t. II, 1 (1907), p. 350-370 ; E. BRECCIA, dans *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, 18 (1921), p. 62-64 ; A. BERNAND, *Alexandrie la Grande*, 1<sup>e</sup> éd., Paris, 1966, p. 116 ; 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1998, p. 131-132 ; P.M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria*, I (Oxford, 1972), p. 15 et II, n. 77, p. 30-31 ; J.M. RIDDLE, *Dioscorides on Pharmacy and Medicine*, Austin, 1985, p. 168-169.

<sup>6</sup> ÉT. BERNAND, *Inscriptions grecques d'Alexandrie ptolémaïque*, Le Caire, IFAO, 2001, n° 65, p. 167-169, spéc. 168 : « A.J. Reinach situe l'inscription entre 220 av. J.-C. et 140 apr. J.-C. On peut hésiter entre l'époque ptolémaïque et l'époque romaine. Comme l'écrit A.J. Reinach, ce document unique en son genre pose plus de problèmes qu'il n'en résout ».

<sup>7</sup> R.S. BAGNALL, *Dioskourides : Three Rolls*, dans *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, 47 (2003), p. 11-25.

<sup>8</sup> Cependant, c'est encore l'interprétation de M. CAROLI, *Il titolo iniziale nel rotolo librario greco-egizio. Con un catalogo delle testimonianze iconografiche greche e di area vesuviana*, Bari, 2007, p. 24-25.

<sup>9</sup> P. BUZI, *Titoli e autori nella tradizione copta. Studio storico e tipologico*, Pisa, 2005 ( *Biblioteca degli "Studi di Egittologia e di Papirologia"*, 2), p. 19.

les textes. Comme à Alexandrie, une école de philologie et de grammaire s'était en effet développée dans la capitale des Attalides. Son chef de file était le stoïcien Cratès de Mallos (localité de Cilicie, entre Tarse et Issos)<sup>10</sup>, auteur, dans le courant du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, d'une édition commentée d'Homère (*cf.* la base de statue d'Homère retrouvée dans la zone du sanctuaire d'Athéna, à Pergame), de commentaires aux *Travaux* d'Hésiode, aux tragédies d'Euripide et aux comédies d'Aristophane, d'un traité sur le dialecte attique et, peut-être, d'un catalogue de la bibliothèque de Pergame analogue à celui de Callimaque pour la bibliothèque d'Alexandrie, à savoir les *Pinakes*. Ses intérêts scientifiques auraient dépassé la philologie et la grammaire, puisque, d'après Strabon (II, 5, 10), il aurait utilisé un globe terrestre pour représenter la « terre habitée ». En tous les cas, sa renommée avait dépassé les frontières, puisque quatre papyrus grecs homériques provenant d'Égypte et datés des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. de notre ère, portent la trace de son activité (*P. Oxy.* 2.221 = MP<sup>3</sup> 1205, Oxyrhynque, II, ↓ [→ *P. Oxy.* 2.220 = MP<sup>3</sup> 2172, Traité sur la métrique]), qui contient des scholies à l'*Illiade*, XXI, 1-363, par un certain Ammonios ; *P. Oxy.* 39.2888 = MP<sup>3</sup> 1209.3, Oxyrhynque, 2<sup>e</sup> moitié du II<sup>e</sup> s. [?], qui paraît contenir un commentaire à l'*Odyssée*, IV, 398 *sq.*, V, 274 et peut-être VII ; *P. Oxy.* 53.3710 = MP<sup>3</sup> 1212.01, Oxyrhynque, fin du II<sup>e</sup> s., qui contient un commentaire à l'*Odyssée*, XX, et *Bodl. Libr. inv. Gr. cl. e.44(P)* = MP<sup>3</sup> 1217, provenance inconnue, I<sup>er</sup> s., lexique homérique par Apollonios le Sophiste). L'influence de Cratès fut déterminante, non seulement à Pergame, où les érudits locaux se spécialisèrent dans l'interprétation allégorique des épopées homériques, mais aussi à Rome, où il se rendit, vers 159, comme envoyé d'Attale II (159-138), et où il séjourna, éveillant l'intérêt des Romains à l'égard des travaux d'érudition philologique et littéraire (Suétone, *Grammairiens et rhéteurs*, II, 1-2).

De leur côté, les historiens de la médecine grecque s'étonneront en lisant, p. 81, qu'« Hippocrate (...) dit s'être inspiré des livres du temple d'Imhotep de Memphis, étant assimilé au dieu grec de la médecine, Asclépios », alors qu'il n'a vraisemblablement jamais mis les pieds en Égypte<sup>11</sup>. Il s'agit peut-être là d'une confusion avec Galien qui, dans plusieurs traités, cite des recettes d'emplâtres trouvées, d'après ses sources, dans

<sup>10</sup> Sur Cratès de Mallos, voir M. BROGGIATO, *Cratete di Mallo. I frammenti*, La Spezia, 2001, repr. Roma, 2006 et 2011 ; M. BROGGIATO, art. *Crates* (5), dans *Brill's New Pauly*, 3 (2008), col. 917-919 ; F. MONTANA, *Hellenistic Scholarship*, dans F. MONTANARI, S. MATTHAIOS & A. RENGAKOS, *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, I (Leiden – Boston, 2015 = *Brill's Companions in Classical Studies*), p. 60-183, spéc. 143-170.

<sup>11</sup> M.-H. MARGANNE, *Les références à l'Égypte dans la collection hippocratique*, à paraître dans D. MANETTI, L. PERILLI, A. ROSELLI (dir.), *Ippocrate e gli altri. Atti del XVI. Colloquium Hippocraticum, Roma, 25-27 ottobre 2018*, Roma, 2021 (*Collection de l'École française de Rome*, 590).

l'adyton du temple de Ptah-Héphaïstos à Memphis<sup>12</sup>.

Parmi les *lapses dicti et calami*, signalons la forme grecque de sphragis fournie à l'accusatif (*sphragida*) et non au nominatif (p. 45), le nom de Cornelia Römer orthographié avec un h dans le corps du texte (p. 79), quadratti au lieu de quadrati (p. 102), monarques au lieu, probablement, de nomarques (p. 115), le nome d'Hermopolite, au lieu du nome Hermopolite (p. 116), *armoria* au lieu d'*armaria* et pertétra au lieu de perpétra (p. 215), et, parmi les dénominations déconcertantes, on relèvera Bacchius (forme latinisée), p. 38, au lieu de l'appellation usuelle Baccheios de Tanagra, la traduction de *diorthôsis* par « recension » au lieu de correction, émendation, édition critique (p. 41), *kampsä* au lieu de lat. *capsa*, qui est la forme la plus usuelle (p. 133 et *passim*), *Ars Eudox* au lieu de *Ars Eudoxi*, ou, mieux, *Ars astronomica Eudoxi* (p. 209).

En dépit de ses imperfections surtout détectables par les papyrologues et les philologues classiques, le présent ouvrage d'H. F. A. fournit néanmoins la réflexion très intéressante d'une bibliothécaire d'aujourd'hui à la recherche des origines de sa profession, qui donne toute sa mesure dans la conclusion, même si les mondes anciens présentent des différences considérables par rapport à la situation actuelle, telles qu'une alphabétisation très faible, une population beaucoup moins nombreuse, une espérance de vie réduite, des livres copiés à la main au tirage très limité et une technologie balbutiante. On mesure les efforts considérables que le monde grec a dû consentir pour procéder à la matérialisation écrite de la parole, de la pensée et du savoir, considérée comme un trésor à conserver et à transmettre, non sans chercher inlassablement, d'une part, à accélérer l'acte d'écrire (passage de la majuscule à la cursive, puis, à la minuscule) et, d'autre part, à compacter les écrits afin qu'ils occupent moins de place (passage du rouleau au codex, qui fait gagner cinq fois plus de place, et de la majuscule à la minuscule, qui fait gagner deux fois plus de place). La numérisation actuelle des écrits représente l'aboutissement de ce processus. Pour le type de recherche entrepris ici, sans doute eût-il été plus productif et plus aisé d'envisager l'ensemble de la période gréco-romaine, ou d'analyser comment, lors de leur conquête des royaumes hellénistiques, les Romains qui, à la différence des Grecs, n'avaient pas de bibliothèque, pas de technique libraire et ignoraient la profession de scribe, s'approprièrent leurs concepts et leurs méthodes

---

<sup>12</sup> M.-H. MARGANNE, *L'emplâtre Isis et autres remèdes d'origine égyptienne*, dans M. LABONNELIE-PARDON (dir.), *La coupe d'Hygie. Médecine et chimie dans l'antiquité*, Paris, Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France, Palais du Louvre, 24 juin 2011, Dijon, 2013, p. 63–82.

sous le signe de l'*utilitas*.

**Marie-Hélène MARGANNE**

**Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire (CEDOPAL) - Université de Liège**

Pour citer cet article comme : Marie-Hélène Marganne, à propos de Les bibliothèques grecques de l'Égypte hellénistique. Lire Homère à l'ombre des sycomores, in : *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 13/09/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/23239>.

*Actualités des études anciennes* est un carnet de recherches autour de la Revue centenaire des études anciennes. Il rassemble entre autre des actualités scientifiques et littéraires se rapportant principalement à l'antiquité gréco-romaine. En effet, il s'agit d'un site de valorisation scientifique permettant au plus grand nombre d'avoir accès à l'actualité des études anciennes.